

# Conférence d'ouverture du 31<sup>e</sup> Congrès annuel (octobre 1988)

Monsieur le président

Chers amis,

Je remercie les organisateurs du congrès de la francophonie canadienne en mathématiques et l'Association mathématique du Québec pour leur invitation.

Je vous souhaite la bienvenue dans la capitale canadienne ainsi que mes meilleurs vœux pour une excellente rencontre.

J'ai intitulé mon entretien: *Du pain et des jeux: les mathématiques en milieu minoritaire.*

*Du pain*, car les mathématiques sont aujourd'hui tellement essentielles à la formation d'un grand nombre de professions ou d'activités humaines qu'elles doivent faire partie du quotidien de tous les élèves. Si ceci s'avère possible à l'élémentaire, c'est plus difficile d'orienter les jeunes du secondaire vers cette matière souvent perçue comme étant aride et sans lien avec la vie réelle. Les mathématiques ne sont pas suffisamment valorisées chez les francophones hors Québec, préoccupés qu'ils sont par la langue, la culture et même souvent, la religion.

*Des jeux*, car c'est ce que nous, francophones hors Québec, devons faire pour composer avec la majorité anglophone afin d'en venir à maintenir notre langue et notre culture. Ces jeux ne sont pas faciles, car les dés sont pipés en faveur de cette majorité. C'est à force de luttes dans l'arène politique que nous réussissons à arracher soit une école, un collège, soit encore une gestion.

Ce sont ces deux points que je veux discuter avec vous.

## Le pain

En tant que francophones hors Québec, nous sommes comme les défenseurs de première ligne des murs du château-fort. Au Canada, on pourrait dire que le Québec, c'est la tour dans ce château-fort.

Vous savez tous ce qui arrive à ceux qui sont sur les murs? Ce sont les premiers à se faire descendre ou comme on le dit chez nous, à *s'assimiler*.

De plus, on n'a pas toujours senti un appui énorme de la part du Québec dans nos luttes, souvent à cause de l'incompréhension de ce qui est notre quotidien .. une lutte perpétuelle. L'appui au «*Bilinguisme*» en est un exemple.

Quand on vit à Rimouski, l'anglais on veut l'apprendre, on fait tout pour l'acquérir, et ce n'est pas facile.

Mais quand on vit au Sault Ste-Marie ou à Calgary, c'est le français qui prend sa claqué. Le Bilinguisme n'a plus la même saveur.

Si au Québec le bilinguisme peut être vu comme additif, c'est-à-dire comme ajoutant au bagage des connais-

sances de l'individu, souvent la réalité chez nous est que le bilinguisme est soustractif, c'est-à-dire un bilinguisme dominant dans la langue seconde au détriment de sa langue maternelle. C'est la raison pour laquelle nous nous battons pour avoir des écoles, des collèges, des universités.

Les recherches concernant l'enseignement des langues en milieu minoritaire appuient le principe éducatif suivant: *offrir le maximum d'enseignement dans la langue qui est la plus faible sur le plan de la vitalité ethnolinguistique.*

Seule cette approche pourra assurer le développement d'un bilinguisme additif chez les individus de la minorité linguistique tout comme c'est le cas chez les élèves anglophones inscrits à des programmes d'immersion.

Nous travaillons très fort comme parents, comme éducateurs pour que nos jeunes parlent encore français à la fin du secondaire; nous oublions trop souvent l'impact que ces efforts peuvent avoir sur le choix de matières que les jeunes font pendant leur secondaire.

Les jeunes de la minorité francophone ont un taux de passage à l'université plus bas que ceux de la majorité anglophone. Une recherche faite par Denis Carrier, vice-recteur adjoint à l'université d'Ottawa, démontrait que seulement 24% des élèves francophones inscrits en 9<sup>e</sup> année dans les écoles françaises de l'Ontario se rendent en 13<sup>e</sup> alors que le taux correspondant pour les élèves des écoles anglaises était de 33%.

Ces taux expliquent que seulement 10% des élèves francophones qui commencent leur 9<sup>e</sup> année finissent par entrer à l'université alors que pour les anglophones, la proportion équivalente est d'environ 18%.

M. Carrier signalait en plus un autre phénomène fort important, lorsque l'on compare la performance des francophones par rapport au reste de la population au niveau secondaire. Il s'agit du choix des options que les élèves font dans leur cours d'étude. Le rapport montre que les élèves francophones du secondaire choisissent moins fréquemment les mathématiques et les sciences que les élèves anglophones. Pourquoi les francophones choisissent-ils des matières générales, des matières dites douces plus que des matières dites fortes comme les mathématiques et les sciences? Faut-il y voir une tendance socio-démographique qui fait que les francophones ont tellement primé la langue dans leurs efforts de survie qu'ils ont négligé d'autres aspects importants du programme d'études? Ou faut-il croire, comme le pense M. Carrier que le comportement des élèves francophones au niveau secondaire consiste à faire appel à la persistance de modèles familiaux eux-mêmes entretenus par une situation socio-économique désavantageuse.

## Les jeux

Il est également indéniable que l'isolement des francophones dans des régions où ils sont faiblement

---

concentrés et/ou les ressources scolaires et universitaires sont quasiment inexistantes n'est pas pour augmenter la participation des jeunes dans des études universitaires en mathématiques et en sciences.

Cette réalité empêche notre communauté hors Québec d'accéder à la place qui lui revient dans la vie économique et sociale canadienne. Ce serait peut-être intéressant pour vous de voir cette réalité de l'école française hors Québec.

Les droits que nous avons, les institutions que nous avons érigées, on ne nous les a pas donnés, on les a arrachés et ce n'est pas fini.

Le «deux poids, deux mesures» existe toujours. On bâtit présentement une école anglaise pour 14 élèves sur une île du Nouveau-Brunswick.

Sur une autre île, celle du Cap Breton, 100 jeunes francophones de Sydney ne peuvent pas avoir une école, car le Conseil scolaire le refuse, appuyé en cela par un juge qui dit que ça prend au moins 150 francophones pour avoir droit à une école. 14 anglais au Nouveau-Brunswick et 150 francophones en Nouvelle-Écosse! Ce modèle a existé et continue d'exister dans les provinces anglaises.

Pourtant, le recensement indique que nous sommes un million de francophones hors Québec, dont la moitié vit en Ontario. Bien que le droit à l'enseignement en langue anglaise soit reconnu au Québec depuis la Confédération, ce n'est qu'en 1984, suite à l'adoption de la Charte des droits et libertés que les francophones de l'Ontario ont droit à l'éducation en langue française, peu importe leur nombre. Et ce n'est pas à cause de la générosité gouvernementale, mais parce qu'on a traîné le gouvernement en cour et que les juges nous ont appuyés.

En Ontario, nous n'avons des écoles secondaires françaises que depuis 1968. Ça fait seulement 20 ans que les jeunes franco-ontariens ont accès à une éducation française au niveau secondaire. La tradition n'est donc pas longue.

En cela, nous sommes chanceux, car si vous restiez en Colombie-Britannique, vous n'en auriez pas du tout d'école secondaire française.

En Alberta, il y en a une seule.

Les francophones hors Québec continuent d'aller en cour pour se faire reconnaître des droits. Une cause récente vient de statuer que les francophones ont droit en Ontario au même niveau de services éducatifs que les anglophones.

C'était nécessaire, parce que tout en ayant obtenu le droit d'avoir l'instruction, dans beaucoup de cas, la situation de l'école ne permettait pas d'offrir un programme de qualité équivalente.

Si c'est vrai pour l'Ontario, il faut voir que ces cas ne s'appliquent pas automatiquement aux autres provinces. Dans chacune d'elles, il faut repasser à travers

ce processus judiciaire difficile et coûteux.

Et pourtant, on nous dit : «Vous n'avez pas le nombre».

Là aussi il y a «deux poids deux mesures».

L'île du Prince-Édouard compte 120 000 habitants, et ils ont droit à une province, à la gestion totale de leur destinée.

On est près d'un demi-million de francophones en Ontario, 4 fois plus nombreux qu'eux, presque aussi nombreux que toute la Nouvelle-Écosse ou Terre-Neuve, et pourtant il nous faut arracher chaque parcelle de devenir à la majorité.

Et là je ne vous parlerai pas de la gestion de ces établissements et de ces systèmes. Le Nouveau-Brunswick et dernièrement, suite à un jugement de la cour, l'Ontario ont accepté de donner en partie la gestion des établissements aux francophones.

Mais ailleurs, on a encore des problèmes à ouvrir une école élémentaire sans parler d'écoles secondaires.

Malgré cela, nous n'avons pas l'intention de lâcher prise. Il y a des signes encourageants.

Au Nouveau-Brunswick et en Ontario, nous en sommes rendus à questionner le contenu. Le contenant, l'édifice, on l'a eu.

Et de saine façon, notre communauté s'inquiète de plus en plus de fournir une éducation de qualité à ses jeunes. Elle se préoccupe du fait que nos jeunes ne participent pas assez aux cours de mathématiques et de sciences.

Les écoles de formation des maîtres ne peuvent plus répondre à la demande en personnel des conseils scolaires. Aussi, devons-nous importer de la main-d'œuvre du Québec. Cet influx, cet apport est positif, car il nous permet de nous mesurer à un autre type de formation et ainsi d'espérer que, de cette comparaison, résulteront des changements positifs.

Le programme REMA, dont vous entendrez certainement parler au cours de la fin de semaine, est un autre élément novateur dans le recyclage de professeurs en mathématiques.

*L'enseignement à distance*, tel que *Contact Nord*, permettra à nos jeunes, isolés dans les petites communautés du Nord, de recevoir un enseignement de qualité dans tous les cours, donc aussi dans les mathématiques avancées.

Mais pourquoi pas la création d'un réseau Pan-Canadien d'enseignement à distance où l'on pourrait mettre à contribution la vaste expertise de nos sœurs et de nos frères québécois.

Si *Passe-Partout* a réussi à attirer les jeunes francophones de tous le pays, à leur donner des occasions uniques d'apprentissage, l'esprit humain ne peut-il inventer un médium aussi alléchant pour l'apprentissage des mathématiques.

## Conclusion

Puisque je me sens en bonne compagnie, je dois vous avouer que j'ai détesté les mathématiques jusqu'au jour où j'ai rencontré Mlle Séguin. Mlle Séguin enseignait la didactique des mathématiques à l'École normale lorsque j'y fis ma formation. Elle réussit à prendre une bande d'illettrés en mathématiques», un groupe de jeunes qui avaient appris par cœur des équations, des théorèmes et les transformer en personnes intelligentes dans ce domaine. Je ne puis donc éviter de vous faire part de certaines réflexions sur les mathématiques en général.

Ce n'est pas vous que je dois convaincre de l'importance des mathématiques dans ce monde d'aujourd'hui. Le programme-cadre des cours de mathématiques en Ontario souligne cette primauté que nous voulons tous donner à cette matière. «*L'étude des mathématiques est généralement vue comme étant essentielle à la préparation des élèves pour qu'ils deviennent des citoyens informés.*» Les mathématiques sont utilisées par tous, au travail, à la maison, dans les boutiques et dans l'industrie.

Un maître à penser qui m'a beaucoup influencé fut Hélène Lubienska de Lenval. Elle a écrit plusieurs livres sur l'éducation. Je continue à me rendre compte de la justesse de sa pensée tous les jours lorsque je vois mes enfants s'étonner de la puissance du nombre. Si pour le petit enfant l'univers est confus, c'est parce que son intelligence elle-même est confuse. À mesure qu'elle s'ordonne, elle met de l'ordre dans l'univers. Mme de Lenval maintient que l'intelligence à trois démarches : distinguer, comprendre, mesurer en chiffres et nombres ; ce sont les clefs magiques qui ouvrent la porte d'un domaine mystérieux, symbole d'harmonie qui enchante l'intelligence. Tout comme l'estomac a besoin de nourriture matérielle, l'intelligence a besoin de nourriture intellectuelle.

La mathématique domine de plus en plus l'activité humaine. Produire beaucoup, produire vite, voilà ce que recherche la civilisation moderne essentiellement quantitative. Elle veut tout chiffrer, tout traduire en échelle. L'enfant lui veut s'appropriier le monde. Il questionne, ne comprend dans son monde intérieur. Il en cherche le sens, il veut mettre de l'ordre dans ce qui est diffus en lui. L'enfant a faim et soif d'expériences car celles-ci forment le tremplin d'où il pourra s'élancer pour comprendre la réalité. C'est vers cette réalité que tout un être aspire inconsciemment. C'est à nous, éducateurs et éducatrices, de transformer cette aspiration inconsciente en conscience claire et de fournir les occa-

sions pour que les faits du monde sensible rencontrent le monde de la pensée.

Il faut orienter la pensée vers la recherche des relations numériques et éviter de faire dévier l'attention de l'enfant. L'enfant questionné sur les manières de partager 6 bonbons entre lui et ses deux frères peut répondre qu'il en destine 1 pour chacun d'eux et 4 à lui-même. Excellent raisonnement pratique, qui n'a rien à voir avec le raisonnement mathématique. On croit l'enfant incapable de s'intéresser aux nombres, alors on tâche de l'intéresser en se servant d'exemples de la vie réelle : gâteaux, trains ou robinets.

Mme de Lenval ajoute que pour développer le sens des mathématiques, il faut faire aimer les nombres et développer un amour gratuit pour les spéculations gratuites qui n'ont pas d'application immédiate, mais qui représentent une activité propre à l'intelligence humaine. Cette vision de ce que sont les mathématiques n'est pas toujours partagée par l'ensemble du personnel enseignant.

Plusieurs recherches, dont celles du SIMS et de OISE prétendent, du moins en Ontario, que les professeurs ont une maigre connaissance des mathématiques et un répertoire restreint de méthodes pour les enseigner. Nous pouvons critiquer la façon dont les données ont été recueillies ainsi que la justesse de ces conclusions, il reste que nous pouvons tous nous améliorer. C'est là le champ d'action propre à une Association comme la vôtre. L'Association mathématique du Québec a pour but de susciter, par ses activités et ses publications, un intérêt plus grand pour la mathématique. Comme votre Association n'a pas de pendant francophone à l'extérieur du Québec, je vous félicite donc d'avoir choisi Ottawa pour étendre votre champ d'action à toute la francophonie canadienne.

J'espère que vos efforts réussiront à créer d'autres cellules qui feront mieux vivre les mathématiques dans les écoles françaises hors Québec, car hors Québec, la vie n'est pas toujours facile.

À Mlle Séguin, un gros merci.

À vous tous, bon congrès.

**Guy Matte,**  
Agent administratif  
Association des enseignantes et  
enseignants franco-ontariens

**ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS!**